

la première fois que M. de Feure fait de l'objet, et précisément à cause de sa fertilité d'imagination, il eût été impossible qu'il en fût autrement. Je crois sincèrement qu'aussitôt que l'artiste aura discipliné cette imagination, qu'il se sera fait à lui-même un code de son emploi — car il ne faut pas oublier que dans le domaine du meuble, l'imagination n'est pas libre comme dans les objets qui ne relèvent que de la fantaisie, par exemple le bijou; elle est au contraire étroitement enchaînée — qu'alors M. de Feure sera l'un des deux ou trois artistes par lesquels l'intérieur français moderne sera créé.

Une critique ne sera pas suspecte de malveillance après ceci. Elle ne concerne d'ailleurs pas particulièrement l'œuvre de M. de Feure, mais aussi d'autres pièces du pavillon de l'Art Nouveau Bing — ainsi la chambre à coucher composée par M. Gaillard; et ce n'est pas sans une certaine surprise qu'on constate que sous l'impulsion d'un esprit si clairvoyant que l'est M. Bing, ces artistes semblent n'avoir pas même entrevu ce qui suit.

La question de la modernisation des intérieurs a deux faces: l'une est le mobilier, l'autre l'architecture intérieure et la décoration murale. La première est la moins importante des deux. Car, placez les meubles les plus simples, de purs ouvrages de menuiserie honnêtement dessinés, placez cela dans un milieu ordonné et mis en rapport avec eux par un véritable artiste et vous obtiendrez un effet merveilleux. Or, au pavillon Bing, c'est le contraire qui a lieu. Avec des meubles admirables, avec un ensemble d'objets qui représentent le plus grand et l'un des meilleurs efforts de notre temps pour rénover l'intérieur, on n'aboutit qu'à un effet qui ne répond pas à l'effort. Pourquoi? parce que la seconde face de la question, celle de l'architecture intérieure et de la décoration murale, est restée à peu près inaperçue. Comment cela se fait-il? je n'en sais rien.

Les tentures murales de M. de Feure sont merveilleusement dessinées; d'accord. Mais est-ce que tendre quatre murs de haut en bas d'une étoffe, si belle soit-elle, constitue une ordonnance ou une décoration? Non, cent fois non. C'est le contraire d'une décoration; et si vous en voulez la preuve, observez sur vous-même l'espèce

de soulagement que vous éprouvez dans le boudoir et le cabinet de toilette de M. de Feure, lorsque, levant les yeux, vous rencontrez la peinture des soffites, qui ne sont là que par nécessité locale (pour les besoins de l'éclairage), et que cette peinture vient vous faire échapper à la monotone vision du motif de l'étoffe uniformément répété sur les quatre faces des murs, du bas jusqu'au haut. Je me suis expliqué longuement là-dessus dans un article précédent.

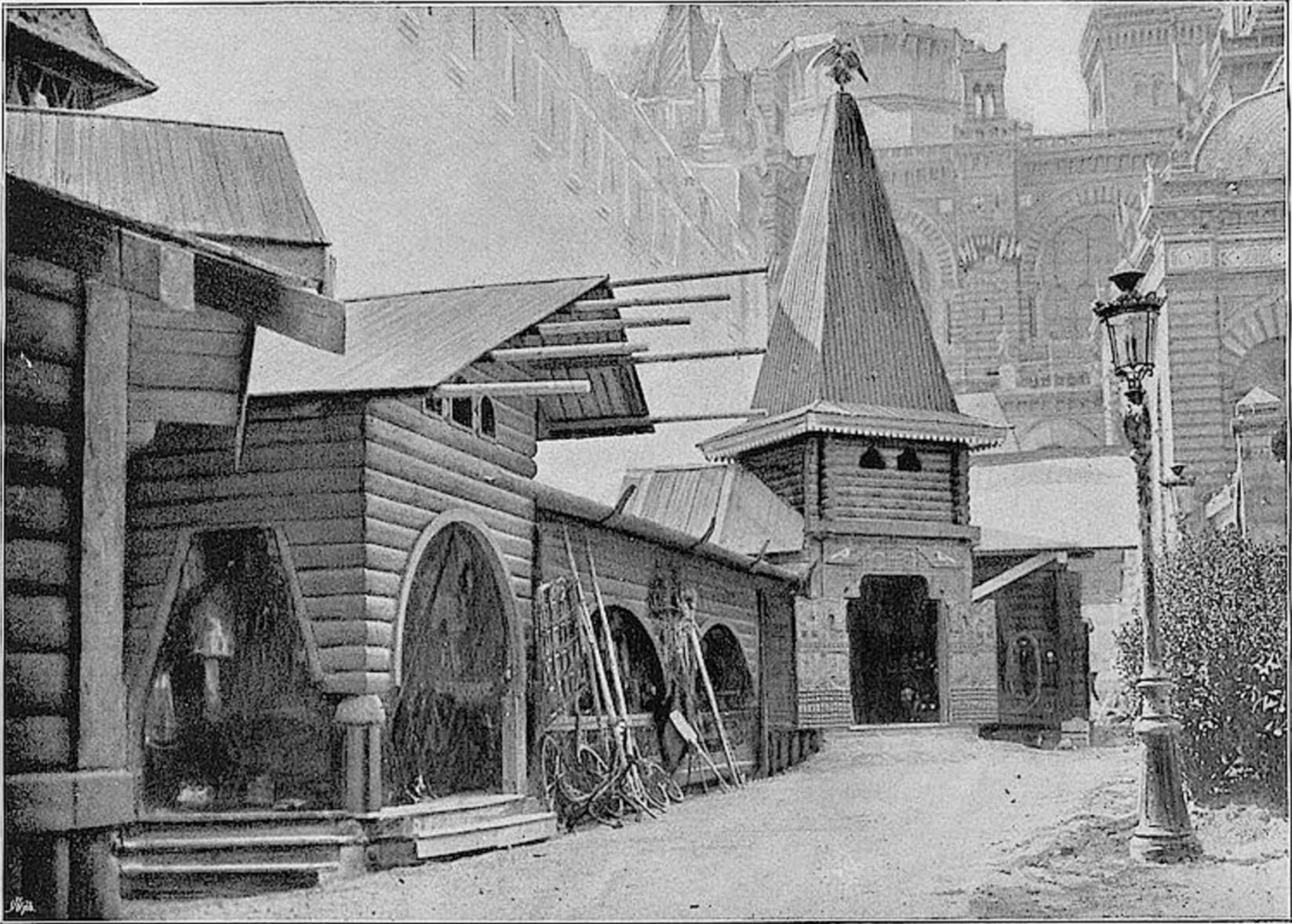
Il n'y a pas de révolution à faire dans le mobilier. Il y a de vieux errements à abandonner, mais le neuf n'est à chercher qu'en le détail. La révolution dans l'intérieur, c'est l'ordonnance et la décoration murale qu'elle doit viser! C'est là que le champ est libre pour l'innovation, et qu'on peut tout tenter sans risquer de s'insurger contre des lois naturelles auxquelles nulle imagination d'artiste ne pourrait rien changer!

G. M. JACQUES

LE VILLAGE RUSSE ET LE MOUVEMENT D'ART MOSCOVITE

Personne n'a été plus surpris du succès sans précédent des objets exposés au « Village russe » de l'Exposition Universelle que ses organisateurs. Avant de nous occuper de ceux d'art décoratif moderne, auxquels cet article est spécialement consacré, il est intéressant de décrire brièvement le style des constructions auxquelles les Français ont donné ce nom de « Village russe », et d'énumérer ce que chacune renferme.

Elles ne sont pas la copie de constructions existantes; elles s'inspirent des maisons et des églises de village dont il reste encore des vestiges dans le gouvernement d'Arkhangel. Elles sont faites d'après les plans d'un artiste russe, Constantin Korovine. Les portes, les fenêtres et toute la partie ornementale ont été exécutées par le « koustar » Poliakoff, aidé d'autres artisans du bourg qui entoure le couvent fameux de Troïtza, d'après les dessins de MM. Korovine et Golovine, et mises en couleurs par M^{lle} Nathalie Davidoff et M. Alexandre Golovine. Les constructions donnent une forte impression de robustesse et d'ampleur;



LE VILLAGE RUSSE AU TROCADERO

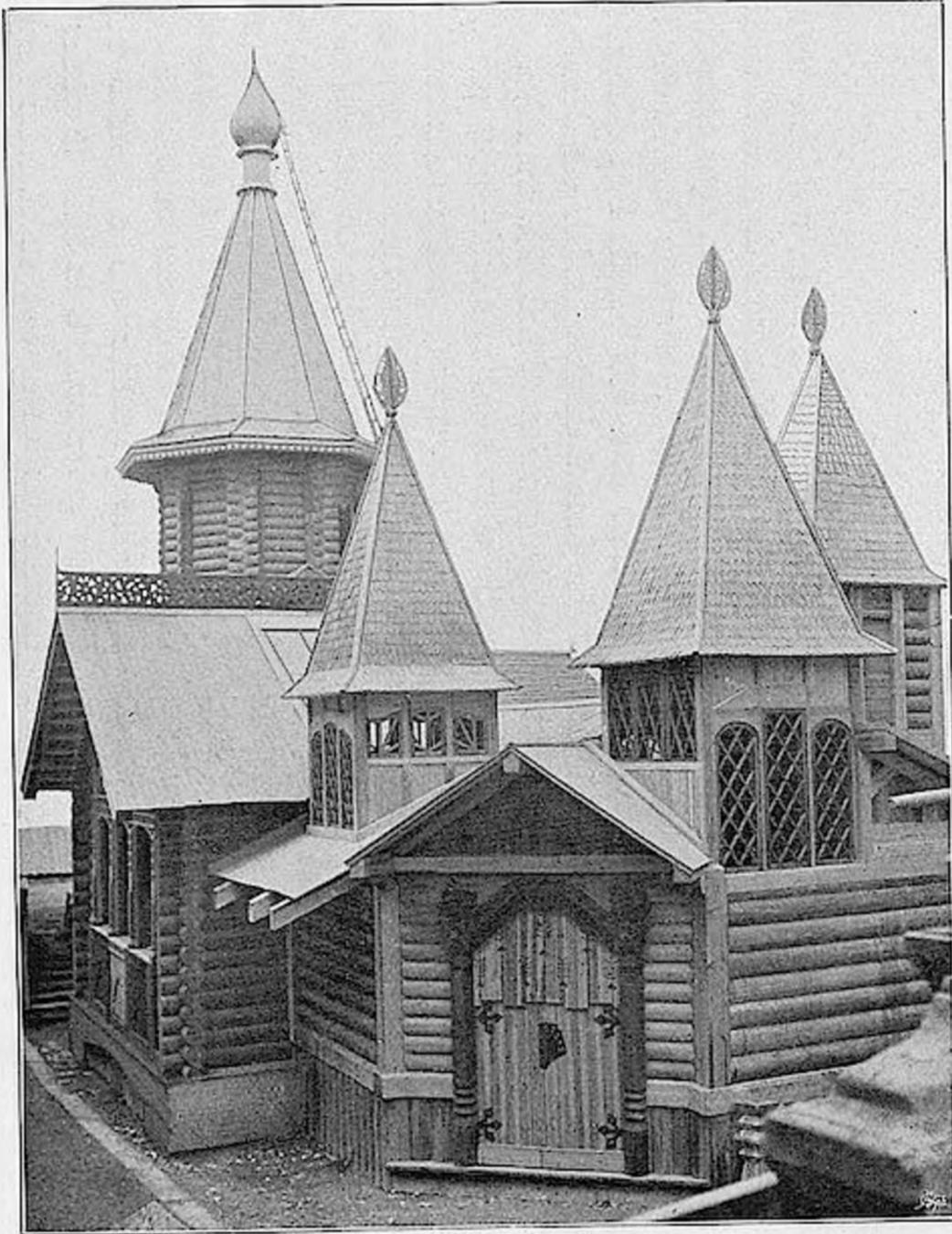
LE TEREM

les larges portes hospitalières invitent à entrer; les toits à forte pente disent éloquentement les hivers longs et rigoureux et la protection cherchée contre les chûtes de neige; les grands poêles et les petites fenêtres parlent de chaud et de confortable en dépit du froid continu au-dehors.

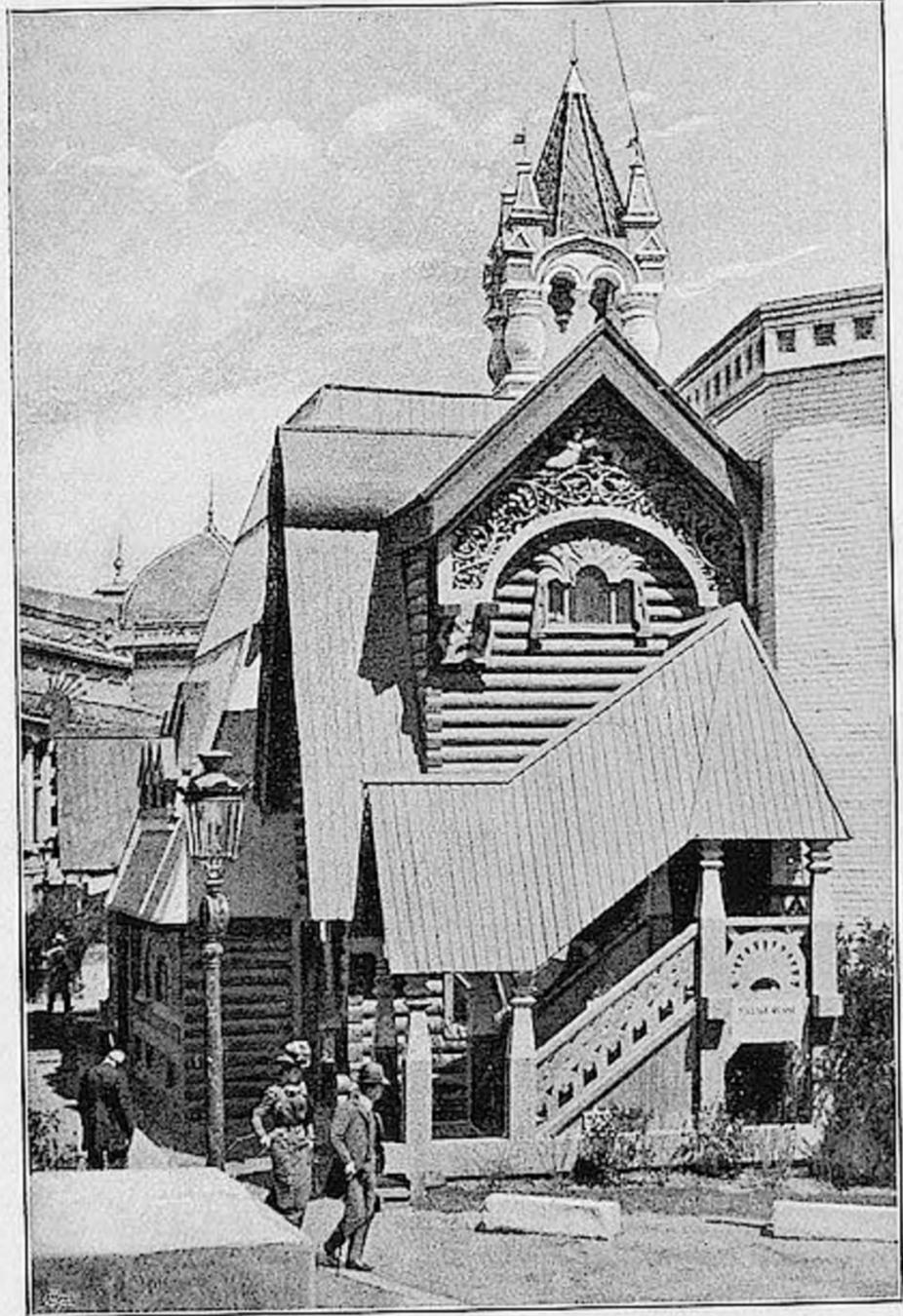
La rangée de constructions se compose d'une église avec ses icônes et les objets du culte; d'un « téréme » du 17^{me} siècle (chambre à part des femmes dans les demeures de boyards), avec des costumes, des broderies etc. de cette époque; d'une galerie ouverte contenant les objets de toute espèce qui se vendent aux foires de village; enfin, d'un pavillon divisé en trois pièces. Dans la première de ces pièces, sorte d'antichambre, se trouve une quantité de jouets fabriqués par les paysans, et des vêtements, des paniers, des brosses, etc., provenant de diverses sociétés sous le patronage de la tsarine. La seconde pièce contient une collection très-complète de tous les produits des industries

rurales de la Russie. La troisième montre les résultats de la répartition du travail entre artistes et paysans. C'est celle-ci qui nous intéresse particulièrement, car elle représente le plus moderne et le meilleur de l'art décoratif russe.

La beauté de la chambre est dans son harmonie parfaite. Broderies, meubles, poteries, poêle s'accordent admirablement, par la forme et la couleur, avec les fenêtres aux profils pleins de fantaisie et les piliers massifs; tout concourt à accentuer le caractère de cet intérieur russe moderne. De même que les artistes se sont inspirés des anciens modèles du pays, ont étudié sa flore propre et se sont imprégnés du charme de ses légendes et de ses contes de fées, de même la paysanne qui a poussé l'aiguille, l'artisan qui a sculpté le bois, le potier qui a façonné les vases ont su traduire l'esprit des dessins, en contact et en sympathie qu'ils sont avec leur style, lequel n'est autre que le style russe populaire.



L'EGLISE



MAISON DES ARTISTES

LE VILLAGE RUSSE AU TROCADERO
(DESSINS DE CONSTANTIN KOROVINE)

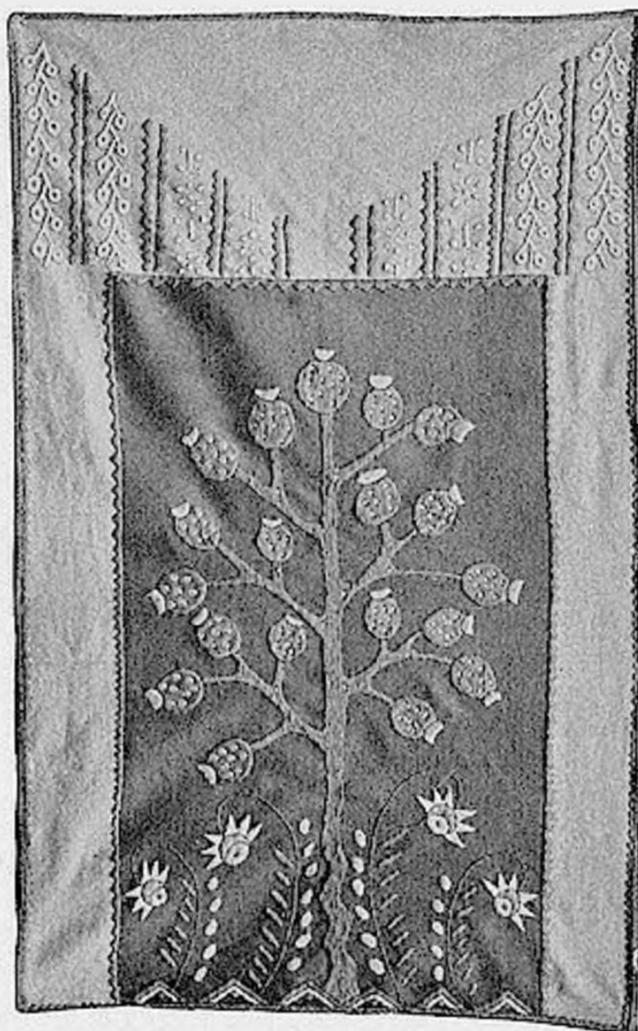
On ne saurait trop rehausser le rôle joué dans ce mouvement rénovateur par M^{lle} Hélène Polenoff. Elle en a été l'âme et la vie, et quoi qu'enlevée par la mort, il y a deux ans, en pleine force et activité, son influence reste une source d'inspirations et un trait d'union entre les jeunes artistes, qu'elle aida généreusement et encouragea toute sa vie.

C'est en 1884, à l'époque où M^{me} Mamontoff ouvrit une école de sculpture sur bois et de charpenterie sur ses propriétés d'Abramtsevo (gouvernement de Moscou) qu'Hélène Polenoff pensa d'abord à tourner sa connaissance du dessin vers les buts décoratifs. Dans l'idée d'introduire un élément artistique dans les travaux de l'école, elle et M^{me} Mamontoff parcoururent les villages des alentours, réunissant tout ce qu'elles trouvaient de vieux ustensiles domestiques sculptés. En un temps relativement court, elles se trouvèrent en possession d'une collection très-intéressante. Hélène Polenoff, désireuse avant tout de conserver le vrai caractère russe, basa ses dessins modernes sur ces modèles anciens. Le résultat eût pu être désastreux; mais grâce à ses dons artistiques véritablement supérieurs et à sa connaissance exacte de l'histoire et de l'archéologie de son pays, elle sut devenir le pionnier d'un mouvement absolument moderne, du mouvement qu'on voit représenté d'une manière si caractéristique dans la dernière des pièces du Village russe.

Dans celle-ci, tout le bois sculpté vient de l'école d'Abramtsevo et a été ouvré sur les dessins d'Hélène Polenoff, à l'exception d'un porte-chapeaux, d'une tablette et d'une longue banquette dessinées par Alexandre Golovine. Dans l'ornementation du bois non moins que dans les formes des objets, on sent instinctivement qu'on se trouve en présence d'un peuple pour qui le bois est sa matière à lui, sa matière qu'il aime; d'un peuple du Nord qui se plaît au vaste silence des forêts immenses. La seule pièce du mobilier qui ne vienne pas de l'école d'Abramtsevo est une large étagère d'encoignure, dessinée par M^{me} Marie Jacouchikoff-Weber et exécutée par les koustars de Troïtza. Les dessins des panneaux sont des imitations agrandies de ceux des pains d'épices qu'on vend dans les foires russes; les supports du meuble figurent

une baleine, un ours et un lion, animaux sur lesquels le monde repose, suivant une tradition populaire.

La poterie remarquable par ses belles couleurs, dont on voit une quantité dans la pièce, vient aussi de l'école d'Abramtsevo; mais pour celle-ci, l'initiative est due à M. Mamontoff, qui a consacré beaucoup de temps à développer cette industrie. Les profils des vases sont très-inattendus, parfois même déconcertants; les tons sont exquis. Les pièces les plus importantes et les plus curieuses de cette poterie sont faites d'après les dessins d'Alexandre Golovine; notamment



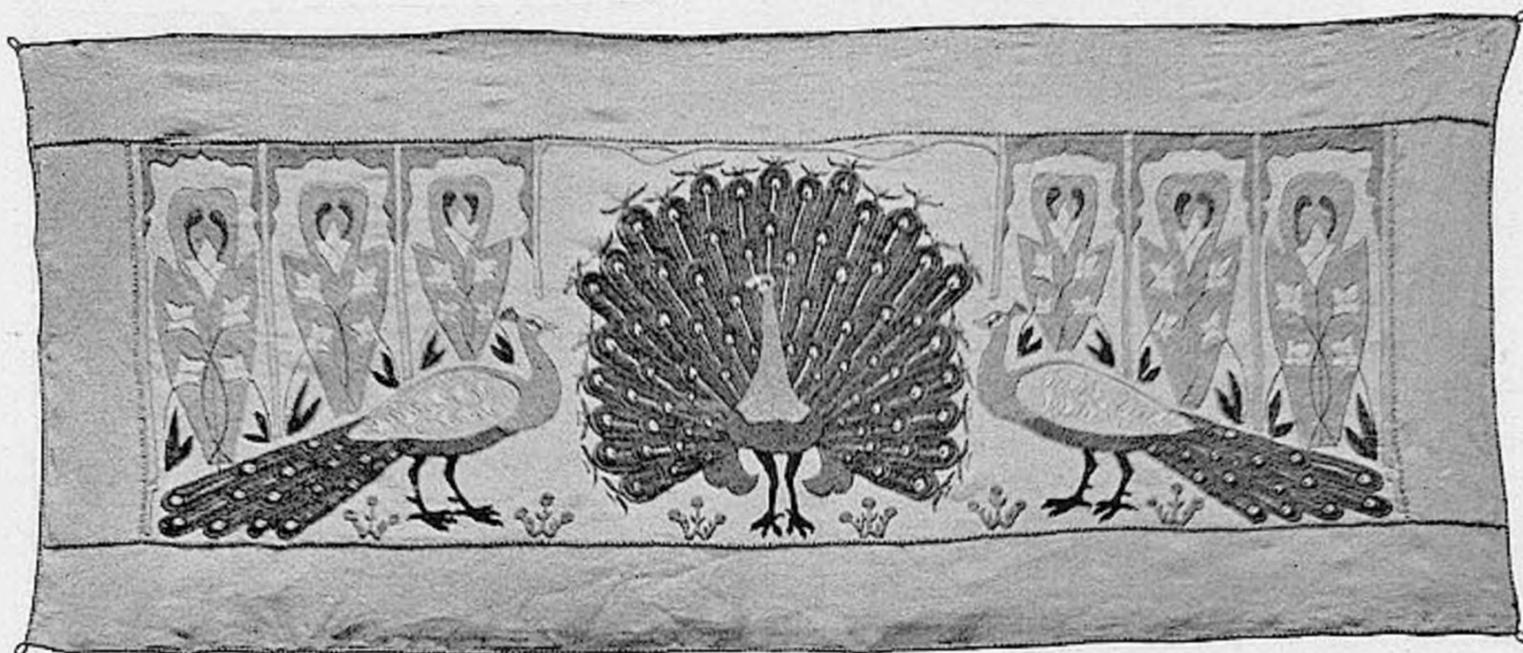
M^{lle} DAVIDOFF

BRODERIE SUR DRAP

une grande « bratina » (boll pour la boisson nationale russe) en forme de poule, avec sa louche et ses gobelets, deux poêles, deux beaux plats, et une toilette (cette dernière exposée dans la section russe à l'Esplanade des Invalides) tous remarquables comme dessin et couleur. La spontanéité et une fantaisie exubérante sont les caractères distinctifs de toutes les productions de cet artiste.

Les broderies sont le centre d'intérêt de la pièce moderne pour la majorité des visiteurs. Elles sont à une ou deux exceptions près le produit du travail des paysannes de Solomenka, village du gouvernement de Tamboff. Depuis 1891, année de la famine qui désola la Russie, M^{me} Vladimir Jacouchikoff, pour sauver dorénavant les paysans de la faim, les encouragea et les aida à se sauver eux-mêmes par cette industrie. Elle s'est graduellement développée et donne aujourd'hui du travail à plus d'une centaine de femmes. Comme premier pas, M^{me} Jacouchikoff décida les paysannes à copier les bandes brodées de leurs propres chemisettes

(transmises de mère en fille) sur des coupons de toile pouvant servir de napperons à thé, ou être réunies pour former des nappes et des rideaux. On leur fournissait le fil de soie et de lin pour broder, mais elles tissaient elles-mêmes et teignaient la toile avec des teintures végétales. Dans ce temps, leurs couleurs se réduisaient à quatre: l'indigo, un rouge brique (couleur de leur jupe), un vert extrait de la sarrette et le blanc naturel de la toile. Bientôt après, la remarquable facilité de ces femmes à manier l'aiguille leur permit d'exécuter des broderies composées exprès pour elles par M^{lle} Natalie Davidoff. De nouvelles couleurs (toujours végétales)



HÉLÈNE POLÉNOFF

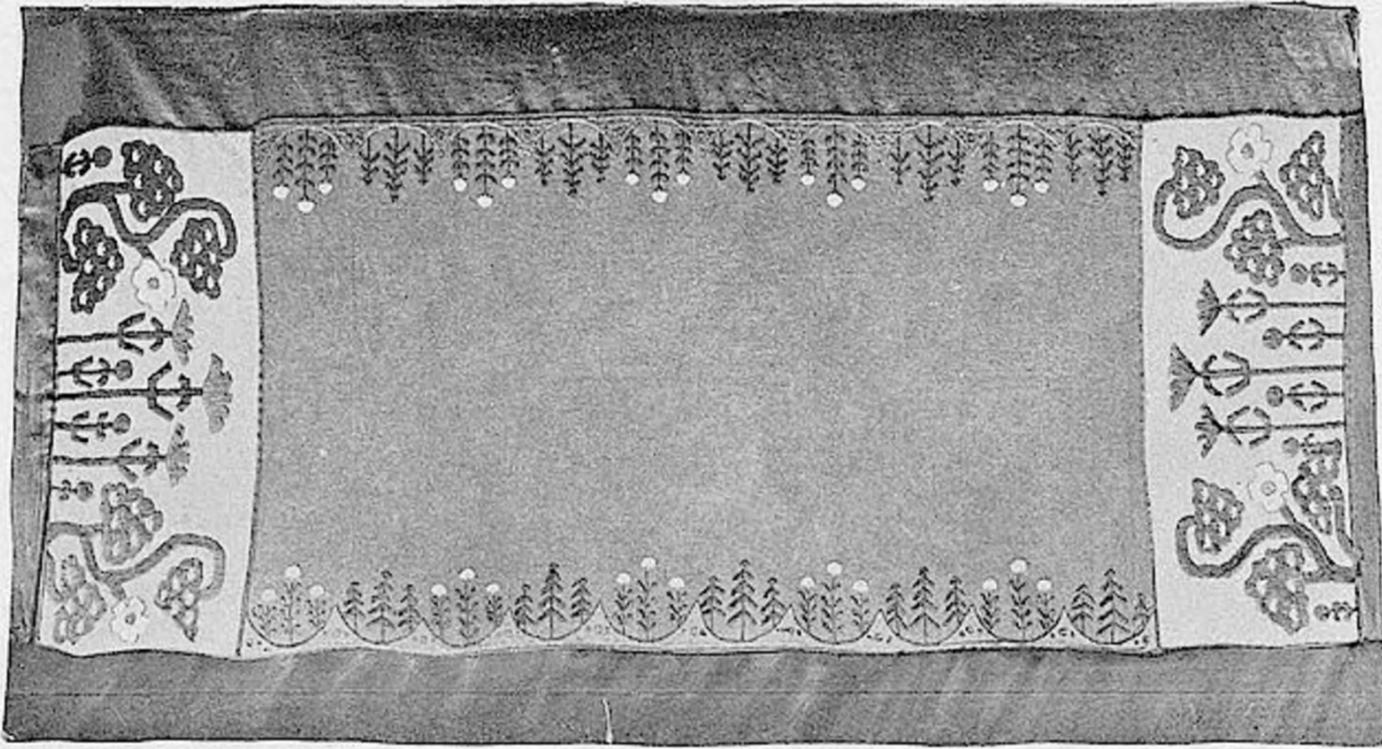
BRODERIE SUR TOILE

furent trouvées pour la teinture, d'anciens points tombés dans l'oubli furent remis en usage, on entreprit des travaux plus ambitieux. Comme résultat, il a été vendu cette année pour 10 200 roubles de broderies. Jusqu'en 1896, M^{me} Jacouchikoff s'était contentée de faire exposer et vendre les ouvrages à Moscou dans la boutique que M. et M^{me} Mamontoff avaient ouverte pour la vente du bois sculpté et de la poterie. A cette date, on prit part pour la première fois à l'Exposition nationale de Nijni-Novgorod; c'est à cette occasion que M^{lle} Hélène Polénoff dessina le panneau « les Paons »*) (représenté ici) et plusieurs autres œuvres

devenues célèbres depuis en Russie. Le plus grand nombre des broderies exposées sont faites d'après les dessins de M^{lle} Nathalie Davidoff, qui s'est consacrée presque entièrement à cette œuvre depuis 1891. Le jury de Paris a récompensé d'une médaille d'or l'œuvre persévérant de M^{lle} Davidoff, et a accordé la même récompense aux femmes de Solomenka pour le beau caractère de leur exécution.

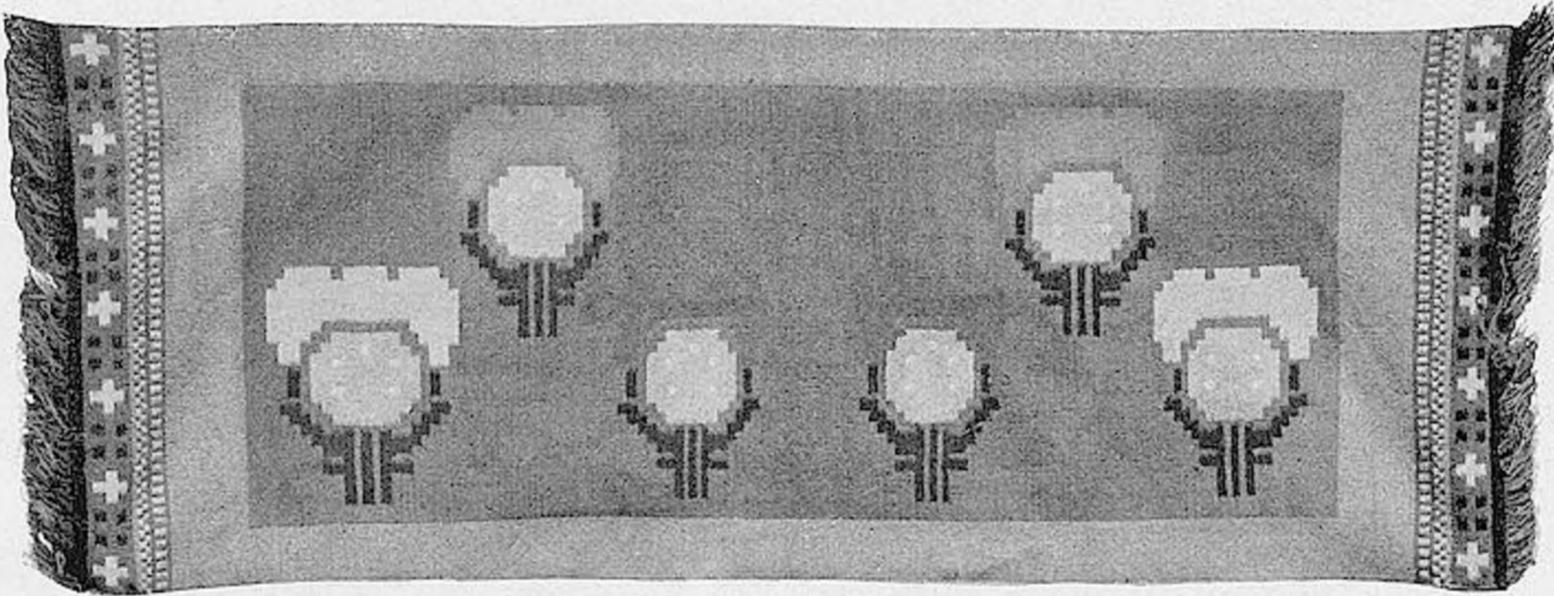
L'œuvre la plus importante exposée dans la pièce est le grand panneau « Jean l'Innocent », d'Hélène Polénoff, en application de toile sur toile; il a été exécuté par Agatha Belova sous la direction de M^{me} Jacouchikoff-Weber. Le grand panneau de M^{me} Jacouchikoff, « l'Enfant égarée » également en application de toile, a été exécuté par Nastasia Jvantchouka. Ces deux

*) Ce panneau a été acheté par M. J. O. Nicholson, secrétaire honoraire de la « Macclesfield School of Art », pour le musée de cette école, lequel est une annexe du « South Kensington Museum ».



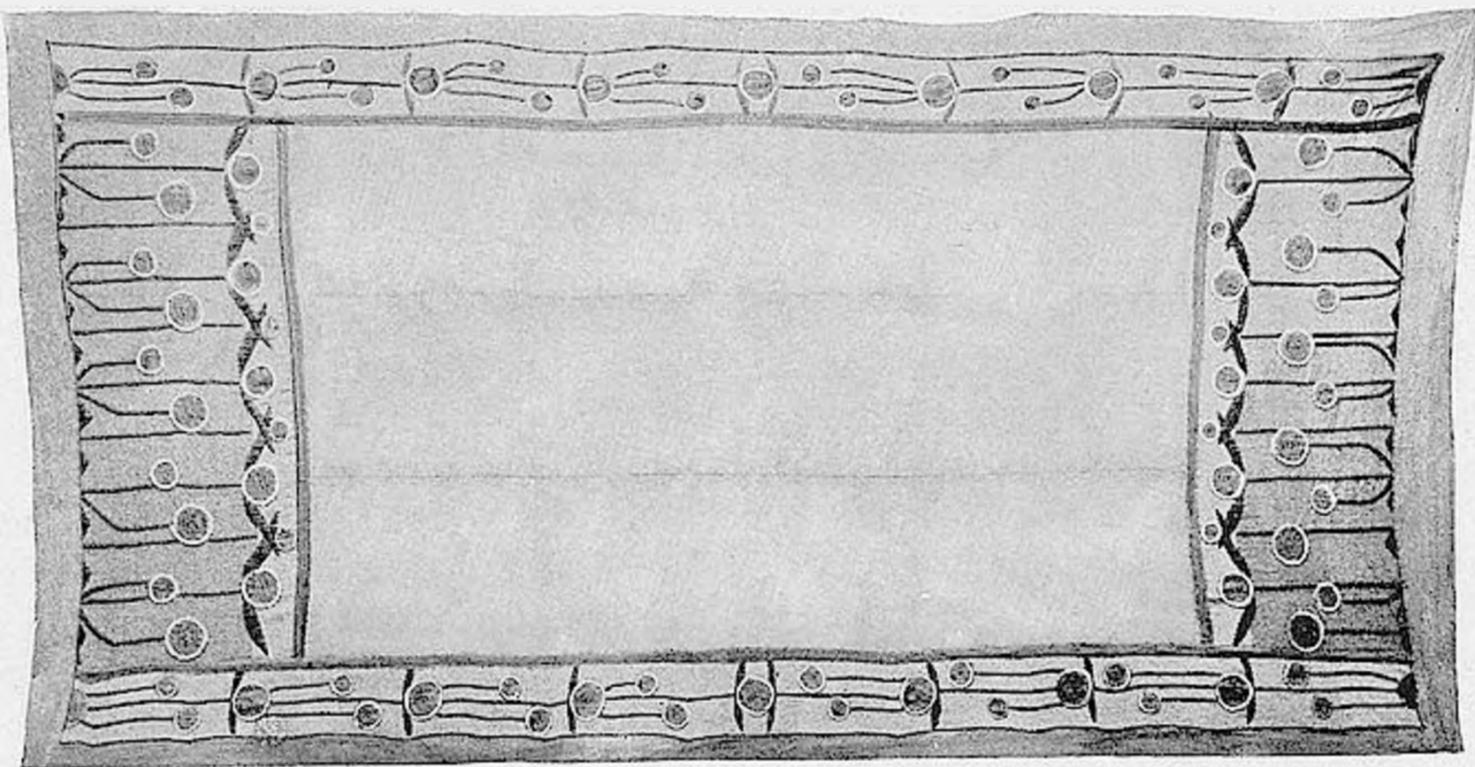
MLLE. NATHALIE DAVIDOFF

BRODERIE SUR TOILE



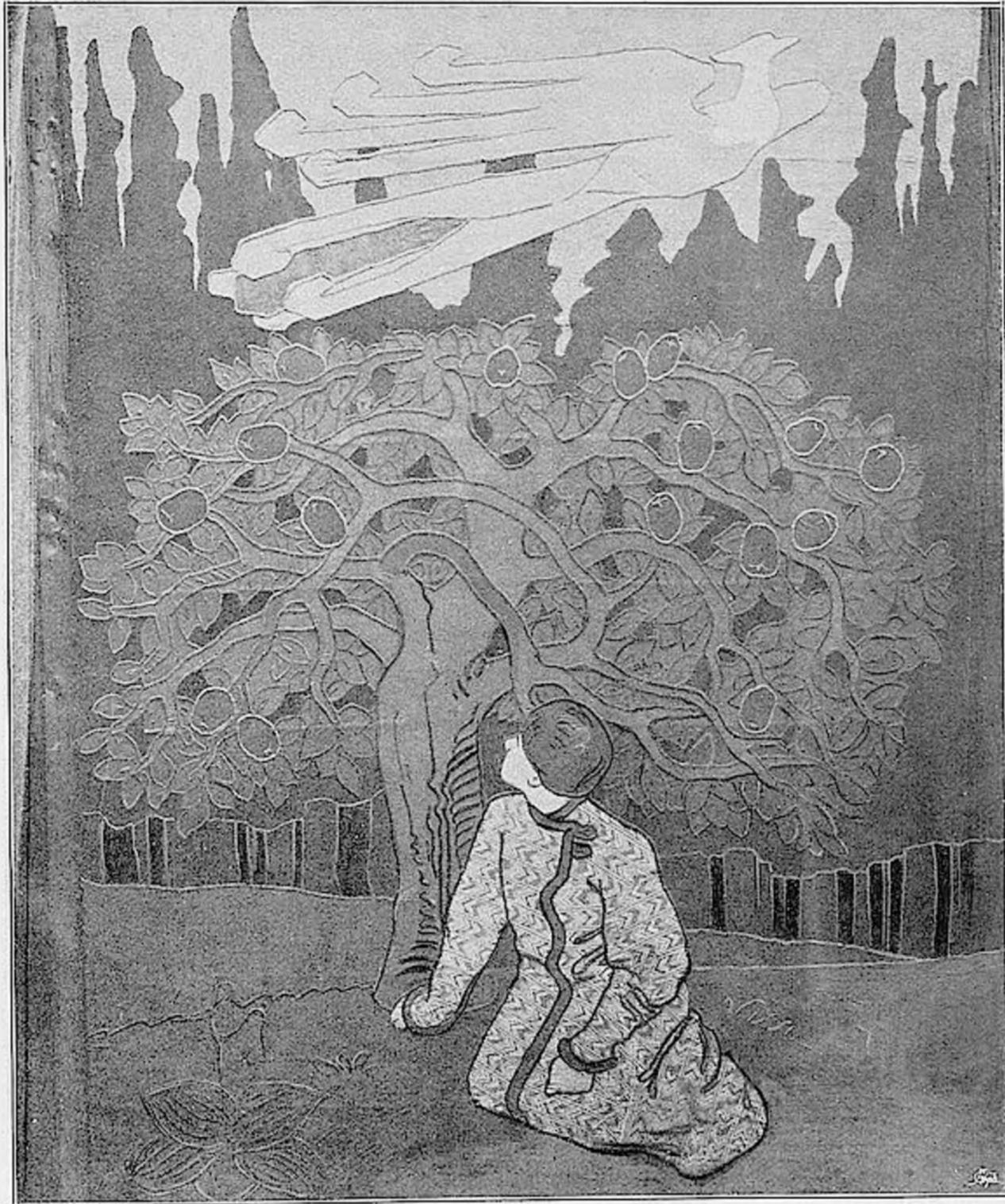
MME. PALTCHIKOFF

TAPIS EN LAINE



MLLE. NATHALIE DAVIDOFF

BRODERIE SUR TOILE



HÉLÈNE POLÉNOFF

• JEAN L'INNOCENT • BRODERIE
(APPLICATIONS TOILE SUR TOILE)

panneaux ont le caractère décoratif au plus haut degré; la stylisation atteint la perfection dans le premier, où pas un détail inutile ne se trouve; pas un seul point n'y pourrait être supprimé; la création et l'ordonnance sont d'une grande artiste. L'autre est plus réaliste, mais très-éloquent; la richesse et la variété de la flore des forêts de Russie y sont admirablement rendues; si l'on pense à la patience qu'il a fallu pour teindre chaque pièce de toile à sa nuance exacte, puis pour la monter bien juste à sa place, on trouvera que la parfaite réussite de ce travail est une merveille.

L'effet de couleur général des broderies russes

est un éclat modéré. Les couleurs sont brillantes par elles-mêmes, mais combinées assez habilement pour ne pas irriter l'œil. Ces couleurs donnent une sensation de fraîcheur et de pureté; ajoutez qu'elles sont inaltérables, et qu'elles ne perdent pas leurs valeurs à la lumière artificielle.

Des tapis exposés, les plus intéressants ont été dessinés par M^{lle} Nathalie Davidoff et tissés en laine de mouton par les paysans de l'école de M^{me} Paltchikoff, dans le gouvernement de Tamboff. La couleur est d'un éclat modéré et reposante.

Les « naboïka », ou toiles imprimées, ont une



MME JAKOUNCHIKOFF-WEBER

• L'ENFANT ÉGARÉE • BRODERIE en
(APPLICATIONS TOILE SUR TOILE)

saveur d'ancienneté curieuse et pleine d'attrait. Autrefois, les vêtements des serfs étaient faits de ces toiles dans toute la Russie septentrionale. Leur dessin est ordinairement bleu sur fond blanc, quelquefois jaune ou blanc sur fond bleu, très-rarement blanc ou jaune sur fond vieux rose. Les paysans portent leur toile chez l'imprimeur au bourg voisin, choisissent le dessin de leur goût, et l'imprimeur le leur imprime avec sa planche pour quelques kopecks par mètre. Mais hélas! cette jolie étoffe a presque disparu de beaucoup de parties de la Russie, surtout des contrées à l'entour des grandes villes manufacturières, où le paysan trouve de mauvais cotons à bas prix. Les artistes du nouveau mouvement encouragent l'industrie de l'impression des toiles tant qu'ils peuvent. Un

paysan du district de Vereya (gouv. de Moscou) nommé Igor Maléf en imprime en ce moment des quantités pour servir les demandes des visiteurs du Village russe à l'Exposition, qui n'arrêtent pas. Les naboïkas sont très aimées par la Grande-duchesse Serge, qui s'intéresse personnellement à tout ce que la Russie a exposé à Paris en art appliqué. Les dessins de toiles reproduits ici sont tirés d'anciennes planches, excepté le dessin diagonal, qui est de M^{lle} Davidoff. Ce qu'on sait de l'histoire de cette industrie remonte jusqu'au 17^{me} siècle, mais elle est certainement beaucoup plus ancienne; et néanmoins, par sa simplicité et le charme de ses produits, elle pourrait répondre à maints besoins de l'intérieur moderne.

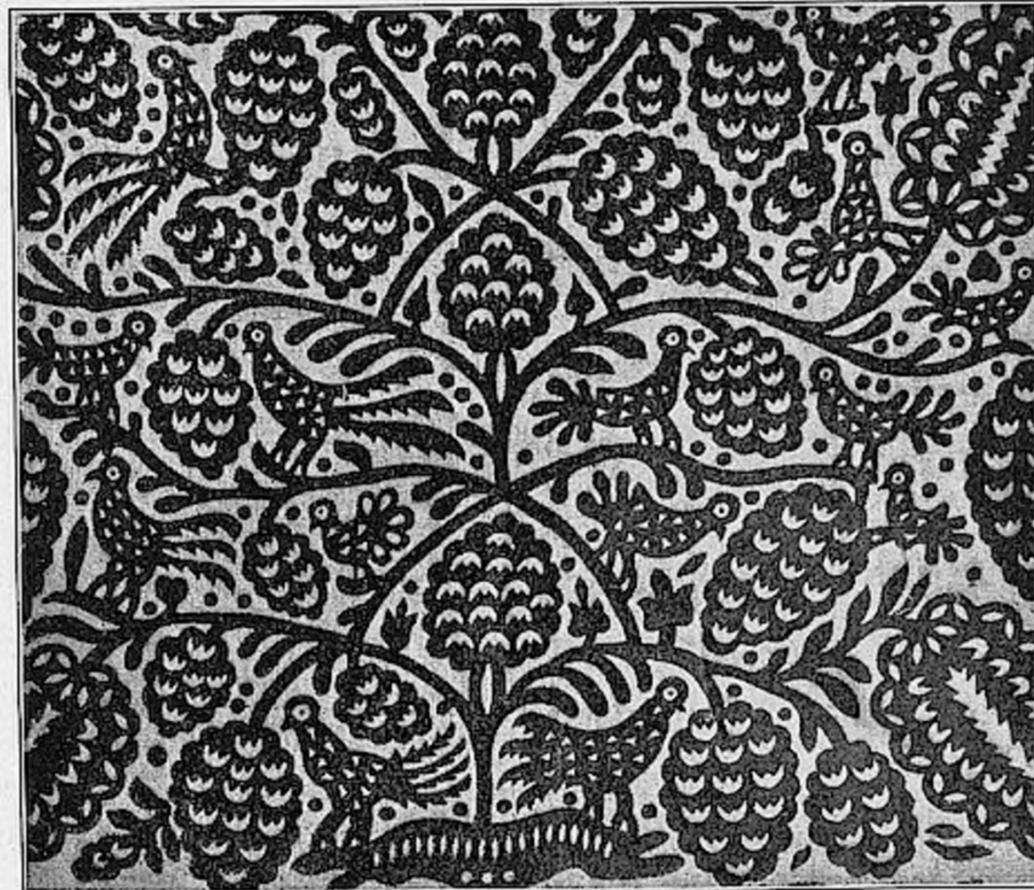
NETTA PEACOCK



M^{LLE} DAVIDOFF

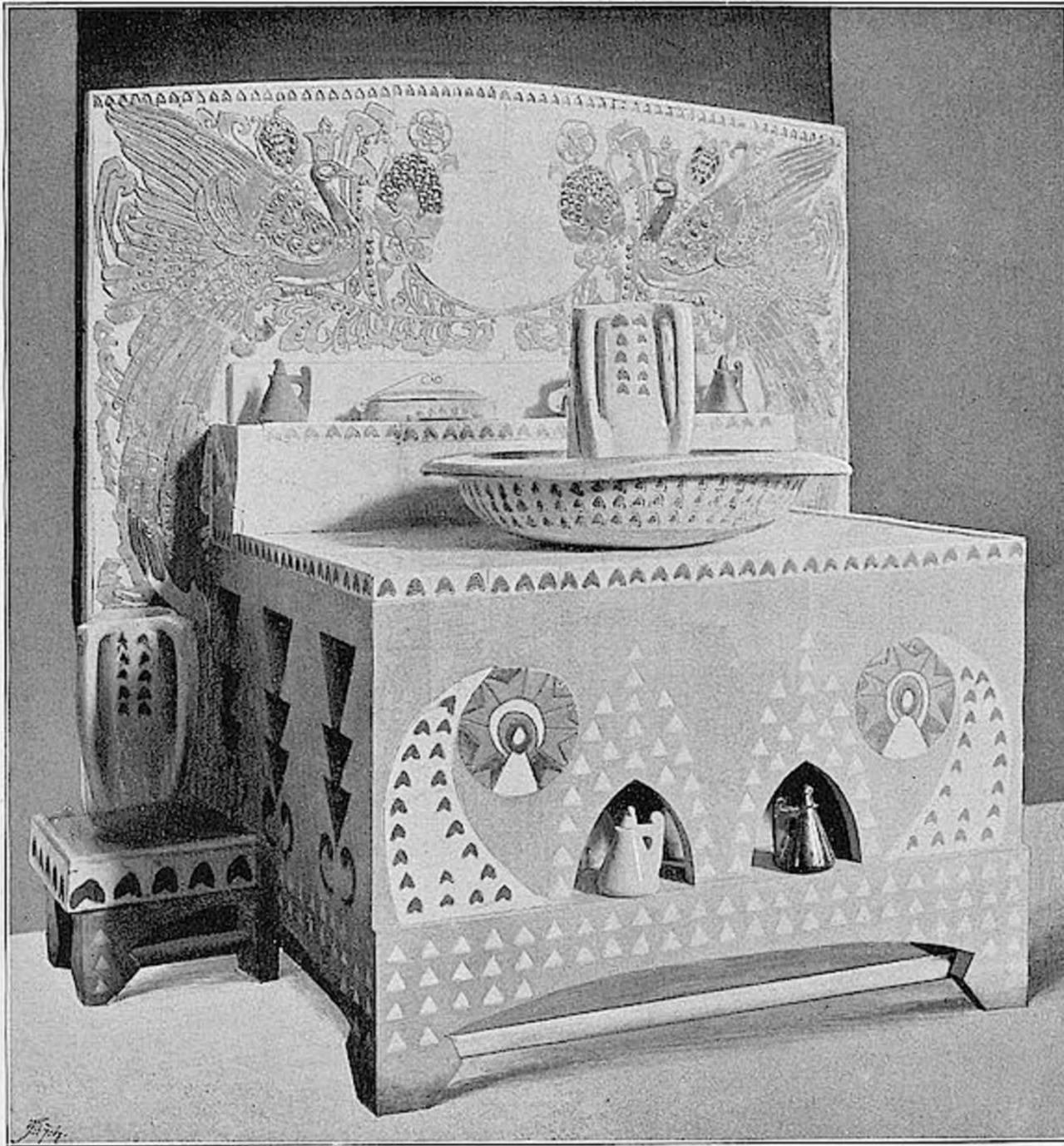


MODÈLE ANCIEN



TOILES IMPRIMÉES À LA PLANCHE (NABOÏKA)

MODÈLE ANCIEN



ALEXANDRE GOLOVINE

TOILETTE EN FAÏENCE
EXÉCUTÉE PAR S. MAMONTOFF.

UN JEUNE

Quand c'est d'artistes ou d'écrivains qu'il s'agit, ce mot est vague. L'auteur de quarante ans qu'on joue après trois lustres d'attente, le musicien de cinquante dont les secondes mineures grincent pour la première fois sous le plafond de l'Opéra sont des jeunes. Jeune, le peintre aux tempes grisonnantes, dont l'État vient enfin d'acheter le tableau.

L'État! sa protection fait des miracles ici, comme partout. L'État rend la jeunesse. Sa première commande redonne trente ans aux hommes de cinquante. Privilège admirable, qu'il a le tort de ne réserver qu'au sexe mâle. Et pourquoi pas aux femmes aussi? Mais cela

viendra. La «Sève juvénile» et l'«Eau de Ninon» n'auront qu'à bien se tenir.

Le jeune dont il est ici question, et qui n'est autre que Maurice Dufrêne, déjà connu des lecteurs de cette revue, a cela de particulier, d'être un jeune pour le bon. Un de ses talents est d'avoir à peine vingt-quatre ans. C'en est déjà un beau; mais comme il est assez répandu, parlons plutôt des autres.

Dufrêne est un délicat. Tout ce qu'il fait est la distinction même; la banalité, encore plus la vulgarité fuient le papier sur lequel son crayon se promène. Il n'est pas l'homme qui veut frapper de grands coups à tout prix, le banquier préoccupé d'«épater» avant tout; s'il est moderne, il a trop le sentiment du bon ton pour le